

Entretien avec Thibault Rossigneux

Thibault Rossigneux est comédien, auteur et metteur en scène. Il est aussi le directeur artistique de la compagnie « Le Sens des mots », au sein de laquelle il développe depuis plusieurs années les rencontres « Binômes », qui aboutissent à l'écriture de textes dramatiques, fruit d'un échange créatif entre des auteurs de théâtre et des personnalités du monde scientifique (Festival d'Avignon, Palais de la Découverte, Cité des Sciences, Théâtre du Rond-Point des Champs Elysées).

www.lessensdesmots.eu

Florence Filippi : « Le théâtre souffre d'une forme d'égoïsme » dites-vous dans un entretien accordé à France Culture. Le projet Binôme serait né de ce constat, et de celui d'un manque de propos souvent notable, selon vous, dans le spectacle contemporain.

Thibault Rossigneux : Cette conclusion est issue de ma pratique de spectateur. Je vais très souvent au théâtre, et j'essaie de voir tout ce que je peux, avec une vraie curiosité. Au fur et à mesure des années, peut-être pour ne pas finir aigri, j'ai fini par me satisfaire de cinq minutes de « bonheur » dans une pièce pour me dire que cela valait la peine d'y assister. Puis, en cumulant le nombre d'heures passées dans les salles obscures, le nombre d'heures d'ennui et de tristesse, je me suis demandé si tout cela me rendait vraiment heureux. Je me suis alors interrogé sur ma pratique, en me demandant si je générerais les mêmes impressions auprès du public qui venait voir mon travail. J'évolue essentiellement dans le théâtre public, et je me suis aperçu que je connaissais très souvent les gens qui venaient me voir, que j'étais dans un milieu que l'on pourrait qualifier abusivement de « sclérosé ».

Pour qui fait-on du théâtre ? Telle était la question de départ de ce projet « Binôme ». La notion de théâtre public est très importante pour moi. Cela peut sembler démagogique, mais ce n'est pas du tout ma démarche. J'aime les textes compliqués, je soutiens des auteurs qui ne sont pas toujours faciles d'accès, et je crois qu'il est vraiment possible de transmettre et partager cela. Quand on a un style très complexe, comme Sonia Chiambretto par exemple, on peut interroger la société et s'y plonger, en osant parler de faits qui nous concernent tous de façon très réelle.

Il y a, d'autre part, un vrai enjeu d'accompagnement des propositions que l'on peut développer au théâtre. Il est très important de se concentrer sur ce qui va se passer, même une demie heure avant le spectacle, pour replacer la proposition dans son contexte, en expliquant aux spectateurs les fondamentaux de la représentation. Cela permet de faire passer des propositions parfois très ardues. Même dans des zones sensibles, j'ai pu en faire l'expérience. Les propositions les plus complexes peuvent être très bien reçues avec un accompagnement, surtout quand le public n'est pas blasé. Il se passe quelque chose à condition que les gens viennent. Avec Binôme on a la chance d'avoir un panel de public assez vaste et varié, du fait

que l'on aborde des thématiques peu communes dans notre théâtre. Je pense que l'on peut aussi bien toucher le chercheur, le médecin, ou le spécialiste qui vont retrouver des thématiques qui leurs sont propres, que le « culturel » pur qui va venir pour un auteur contemporain, ou le « performer » qui va retrouver un protocole amusant, sans oublier le lycéen qui est prêt à tout découvrir.

FF : La science serait-elle plus apte, selon vous, à fournir un contenu à l'art ?

TR : La science est un miroir, un observatoire passionnant de notre société. L'artiste, comme le scientifique, doit porter un regard sur le corps social, et quand le créateur et le chercheur associent leurs deux regards, le résultat est vraiment magique. Le scientifique donne une longueur d'avance énorme à l'artiste, en lui transmettant une partie de son objet de recherche. Et puis il y a de nombreuses similitudes entre ces deux mondes. La personne même du chercheur est une source d'inspiration incroyable ; les auteurs peuvent en témoigner. Ils ont rencontré des gens extrêmement passionnés, qui consacrent leur vie à un objet d'étude qui n'aboutira pas forcément. En définitive, ils sont beaucoup plus fous que les artistes. En outre, ils sont fidèles à leur objet, alors que les artistes circulent d'un objet à l'autre. Les artistes sont des monogames en série en quelque sorte, alors que les scientifiques sont beaucoup plus constants.

Est-ce à dire que l'imaginaire du scientifique serait plus riche que celui de l'artiste ?

Non, je ne dirais pas cela. Il n'y a pas de comparaison possible. C'est surtout la démarche qui est très différente, et la façon d'aborder la société. Peut-être qu'un binôme entre deux artistes marcherait aussi. Ce qui compte c'est le décloisonnement, c'est-à-dire l'occasion de rencontrer quelqu'un que l'on ne connaît pas, et que l'on n'aurait pas pu rencontrer dans notre société. Mais je pense qu'un binôme avec un boulanger pourrait être tout aussi passionnant. Nous sommes tous devenus des « ultra- spécialistes », des artisans pointus dans le domaine qui nous est propre, au point de méconnaître l'artisanat des autres. Je dis bien artisanat, parce que c'est un mot que je trouve très noble. Je me retrouve davantage dans la posture de l'artisan, que dans la posture de l'artiste. C'est la même chose pour le scientifique : il faut cesser de le placer, comme l'artiste, dans une tour d'ivoire où il ne peut pas rencontrer les autres.

FF : Vous insistez sur ce problème du cloisonnement disciplinaire et social. Pourtant, il n'y a jamais eu de véritable rupture entre les sciences et les arts. Il y a toujours eu une fascination et un dialogue entre les scientifiques et les artistes. Pourquoi cette impression encore vivace qu'ils appartiennent à des mondes différents ?

TR : A l'origine, en pensant le projet avec *Universcience*, j'avais spécifié que je voulais travailler avec des « sciences dures ». Mais cela venait de ma méconnaissance complète du milieu scientifique. Le projet « Binôme » m'a permis d'apercevoir ce qu'était la science. Ce que je souhaitais, c'était provoquer un vrai choc des rencontres. Cela me paraissait donc plus intéressant de faire intervenir des chercheurs en sciences dures, dont l'univers me semblait vraiment éloigné de celui du théâtre. Ce schisme existe moins, en effet, avec les sciences humaines qui sont moins isolées par rapport au monde de l'art. Par la suite, j'ai évolué dans ma démarche, notamment après la rencontre avec l'ethnobiologiste Edmond Dounias, qui est quelqu'un de très ouvert. Pour en revenir à mon éternelle marotte : le fait qu'il soit spécialiste rendait la rencontre intéressante, puisque la spécialité crée, de fait, une forme d'isolement.

FF : Du côté des spectateurs, les scientifiques ont-ils été plus réceptifs à votre proposition que les spécialistes du théâtre ?

TR : Au festival d'Avignon, beaucoup de chercheurs sont venus assister aux représentations. On ne s'y attendait pas. Dans l'ensemble, il y a eu plus de curiosité du côté des professionnels de la science, que du côté des professionnels du théâtre. Il y a, évidemment, de nombreuses exceptions. Jean-Michel Ribes, directeur du Théâtre du Rond Point, a été très réceptif à notre travail, tout comme Gérard Marcon de la Scène nationale de Petit Quevilly à Rouen, ou Grégoire Harel de la Faïencerie de Creil, qui sont des programmeurs incroyables, et des partenaires incontournables de « Binôme ».

FF : Le dispositif de « Binôme », scindé en trois temps, peut faire penser à la relation entre le médecin et son patient. Le premier temps, celui du dialogue entre l'auteur et le chercheur, serait comparable à la relation diagnostique, le deuxième temps (celui de l'écriture de la pièce) serait comparable à celle d'un dépistage, ou d'une recherche de résultat en laboratoire, et le troisième temps correspondrait à la lecture des résultats par le spécialiste. Comment avez-vous conçu et envisagé ce dispositif ?

TR : Pour moi, dans « Binôme », le docteur serait plutôt l'auteur. Il y a un homme gravement malade, un chercheur, qui vient consulter un auteur. Ce dernier va essayer de comprendre quelle est la maladie grave de cette personne, prête à consacrer sa vie à un seul objet. Il faut vraiment essayer de saisir cette folie. Une fois que l'auteur a « ausculté » le chercheur, il prend alors le temps de l'opération ou du travail analytique. L'auteur va devoir débroussailler cette matière, ce « symptôme », et sauver cet homme. Ensuite, il y a le remède véhiculé par le texte. On peut aussi filer la métaphore dans ce sens.

FF : Pourtant, c'est l'auteur qui vient chercher un matériau. L'homme de théâtre semble en demande dans ce dispositif.

TR : Les deux viennent au rendez vous d'après moi, un rendez artificiel où ils ne savent rien l'un de l'autre. Je n'ai pas particulièrement pensé ce dispositif en amont, mais il fonctionne selon le principe d'une relation épistolaire. Il y a comme un échange de courrier, avec une réponse tirade de l'auteur, et une ultime réaction du chercheur à la lecture de cette réponse.

FF : Quoi qu'il en soit, le dispositif de « Binôme » reste théâtral de bout en bout, et se construit comme un long dialogue en trois actes.

Je voulais un objet qui soit à la fois une expérience théâtrale et une expérience humaine, une rencontre.

FF : Chez de nombreux artistes (comme Maël le Mée par exemple), le discours médical est détourné, et même disséqué, pour faire apparaître sa dimension commerciale. Le sujet de « Binôme », son dialogue avec les sciences, vous a-t-il paru « vendeur » auprès des publics ?

TR : Je n'en avais pas conscience au départ. La genèse du projet vient d'*Universcience* et de sa programmation qui articule Art et Science. Cette articulation m'a intéressé à un moment où je voulais prendre une nouvelle orientation. J'avais envie d'aller plus loin dans des questionnements de société, sans pour autant partir dans un théâtre partisan qui m'intéresse moins. C'était comme un exercice imposé. Je ne peux pas dire que j'ai vraiment décidé que cela concernerait les sciences. Je m'intéresse à de nombreux domaines, et je me suis arrêté sur

les sciences par hasard. J'ai voulu construire ce projet pierre par pierre, sans me projeter d'emblée dans un résultat. Ce qui est important, c'est l'imbrication successive des étapes.

Le plus important dans ce projet, c'est le regard que l'on peut porter sur l'autre. On peut changer la vie de l'autre par le regard que l'on porte sur lui ou sur son travail. Il est étonnant de voir l'épanouissement auquel nous avons assisté avec les chercheurs partenaires du projet. Ce sont des personnes plutôt épanouies, mais qui souffrent néanmoins d'une sorte de complexe lié à l'impression que leur activité ennuye les autres. Au contact avec le public, ils ont pris conscience qu'ils pouvaient intéresser de nombreuses personnes. Je songe notamment à la rencontre entre David Lescot et Valia Voliotis, spécialiste en NanoSciences, qui est une femme d'une grande timidité. Elle craignait beaucoup cet entretien avec David Lescot, persuadée qu'elle était de l'ennuyer. Puis, au fur et à mesure de l'entretien, elle s'est progressivement ouverte. Le dialogue est même devenu humoristique. Elisabeth Masev, quant à elle, a eu l'impression sur le moment que la rencontre n'avait pas vraiment eu lieu avec Romain Nattier (Museum d'Histoire naturelle). Pourtant, cette rencontre lui a suffi pour porter un regard très précis sur le travail de ce chercheur, et même sur la personne de ce chercheur. Elle est même parvenue à transformer cette rencontre en une métaphore de l'objet de recherche de Romain Nattier.

FF : Il est étonnant de voir, dans les rencontres provoquées par « Binôme », que les chercheurs développent souvent, malgré eux, un vocabulaire théâtral, une poésie de leur science.

TR : Il faut partir de l'intuition pour faire de la recherche. Il faut un imaginaire premier. C'est un pari fou de travailler sur des sujets aussi pointus, aussi peu accessibles. Dès que l'on se place dans la posture de celui qui détient le savoir, cela ne peut pas fonctionner, et ce quelle que soit sa discipline et ce que l'on fait. Les chercheurs qui ont accepté de se prêter aux Binômes n'étaient pas dans ces postures. Certains avaient de vraies angoisses avant les rencontres avec l'auteur. Ils avaient le sentiment de ne rien savoir. Si quelqu'un prétend détenir un savoir, il me donne l'impression d'être mort

FF : Comment les spectateurs ont-ils reçu cette proposition ?

TR : Même si « Binôme » n'a pas été conçu comme de la vulgarisation scientifique, mais comme un objet artistique assumé, j'ai vite compris la dimension pédagogique qu'un tel projet pouvait avoir. L'objet est même pédagogique en soit. On peut en parler en amont, faire des ateliers, inciter les étudiants à faire des binômes. Mais déjà, si les publics assistent aux rencontres après le spectacle, ils ont accès d'emblée à cette dimension pédagogique.

Au théâtre du Rond Point, nous avons peur de ne plus avoir la variété des publics qui étaient venus à Avignon, puisque l'on avait affaire à un public associé. Mais l'accueil était génial, les spectacles étaient complets en permanence. Nous avons eu de très bons retours, notamment de Jean-Michel Ribes. Dans la semaine qui a suivi les représentations, on a joué un peu partout dans l'Oise, puisque nous sommes en résidence à la Faïencerie de Creil, notamment dans des lieux qui ne sont pas forcément acquis. Là encore, nous avons été très bien reçus. Nous avons même joué en Haïti sur une proposition des Instituts Français. Nous avons joué le Binôme qui est le plus orienté vers les jeunes publics, puisqu'il s'agit d'une parodie du Petit Prince (avec Christian Siméon et Ronan James). L'accueil a été formidable là-bas, alors que nous jouions devant des jeunes gens qui vivent dans des conditions extrêmement précaires depuis le tremblement de terre. Le débat qui est sorti de la représentation a donné du sens à notre intervention. « Binôme » a été une bonne façon

d'ouvrir le champ théâtral, et de décloisonner les disciplines. Nous sommes dans une société de spécialistes, ce qui est regrettable, car les ponts ne se font plus.

FF : Ce dialogue entre les sciences et les arts a-t-il vraiment commencé avec « Binôme », ou aviez-vous déjà opéré des croisements entre les disciplines dans vos précédents projets ?

TR : J'avais déjà travaillé avec des médecins, puisque j'avais tourné avec un spectacle qui s'appelle *Un trait de l'esprit* de Margaret Edson. Une patiente (professeur de Littérature anglaise) atteinte d'un cancer, dialogue avec un professeur en Médecine. La pièce met en scène la relation de pouvoir qui se noue entre le médecin et son patient. Elle montre comment la malade va se servir de la poésie pour résister contre l'autorité du médecin, et en faire une arme pour dominer la maladie qui l'accable. Il y a quelques années de cela, un enseignant m'a demandé de faire une mise en lecture de cette pièce auprès de ses étudiants. Le succès et l'intérêt suscités par cette lecture ont entraîné une énorme tournée auprès de visiteurs médicaux qui proposaient à leurs médecins d'assister à cette « lecture débat ». C'était une pièce miroir, à la fois très clinique et très poétique. L'accueil a été magique auprès d'une population qui n'avait pas l'habitude d'aller au théâtre. Les médecins n'ont souvent pas le temps d'aller voir des spectacles après les journées qu'ils ont. Je trouve prodigieux qu'ils aient encore le courage de sortir. C'est déjà difficile pour moi.

FF : Qu'en est-il des acteurs de « Binôme » ? Quelle relation ont-ils construite avec ce projet ?

TR : J'ai insisté pour que les acteurs qui participaient aux Binômes soient à la fois interprètes et metteurs en scène, afin d'alterner les fonctions selon les spectacles. C'est un système très sain. Le fait de savoir que l'on va être dirigé par les autres et que l'on va diriger les autres évite les débordements et les caprices intempestifs. Sinon, on sait que l'on va payer quand on va passer de l'interprétation à la mise en scène... J'ai voulu un format rapide et efficace. Les contraintes sont les mêmes du côté des chercheurs, des auteurs, des créateurs de musique et des comédiens. Il y a une urgence de la création que j'ai envie de défendre, comme si j'étais un secouriste. Le dialogue entre les arts et les sciences est à défendre. Cela a prévalu au siècle des Lumières, mais il faut continuer d'attiser la braise, même si le rythme est un peu effréné. Monter dix Binômes en cinq jours au Théâtre du Rond Point a été un vrai marathon pour les acteurs qui accompagnent ce projet. Ils n'ont pas choisi les textes qu'ils interprétaient, ni ceux qu'ils devaient monter. Pourtant, ils se sont pris au jeu et ont travaillé comme des fous. Chacun s'est approprié son binôme à tour de rôle.

Ce n'est pas une création collective. Chaque binôme est une entité. Chacun devient maître à bord de son binôme. Ce que je dis, en tant que metteur en scène, c'est que le plateau n'est pas un lieu de discussion. Cette urgence est fondamentale, même si j'accepte aussi les moments d'incubation. Mais l'urgence et la nécessité vont souvent ensemble dans la création. Cela ne laisse pas le temps pour des discussions souvent vaines. Ce ne sont pas avec les mots qu'il faut défendre notre travail, mais avec des propositions de jeu.

Il faut être fou pour s'exposer comme ça. Nous sommes animés par une peur monstrueuse, et que nous recherchons malgré tout. Le théâtre est thérapeutique à échelle homéopathique, mais destructeur à dose chimiothérapique. C'est un métier qui n'est pas généreux, et à qui nous sommes prêts à tout donner.

Février 2013